

Le maréchal de Lattre : chef de guerre

Autor(en): **Allard, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **107 (1962)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343135>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Bütiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 14.— ; 6 mois Fr. 8.—

Etranger : 1 an Fr. 17.— ; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro : Fr. 1.50

Le maréchal de Lattre

Chef de guerre

Le nom du maréchal de Lattre de Tassigny évoque surtout, pour nos jeunes officiers, la figure du prestigieux chef de la 1^{ère} armée française qui, en 1944-1945, remontant la vallée du Rhône, conduisit ses troupes de la trouée de Belfort jusqu'au Rhin, puis vers le Danube.

Son action en Indochine est moins connue. Il y prend, en 1951, le commandement du Corps expéditionnaire français, où sert son unique fils Bernard. Au cours d'une opération destinée à enrayer la progression des Viets à la hauteur du rocher de Ninh-Binh, le lieutenant de Lattre, intrépide entraîneur d'hommes, meurt à la tête de sa section.

Ce tragique épisode a été rappelé, à l'occasion du 10^e anniversaire de la mort du maréchal, par le général d'armée J. Allard, — ancien chef du 4^e Bureau de la 1^{ère} armée française, puis chef d'état-major en Indochine — l'un des plus intimes collaborateurs de de Lattre. Cet émouvant hommage a été publié dans le bulletin de « l'Association des amis de l'Ecole supérieure de guerre » qui, avec l'assentiment de l'auteur, a bien voulu nous autoriser à le reproduire ici.

(Réd.)

Souvenirs

Est-ce que tout n'a pas déjà été dit et écrit sur le maréchal de Lattre, sur ce chef prestigieux dont la disparition prématurée a créé un tel vide non seulement pour l'Armée, mais peut-être plus encore pour la France. Cependant il semble,

si riche était sa nature, si rayonnante sa personnalité qu'animaient une foi ardente et une volonté inébranlable, qu'il y ait encore beaucoup à dire non pas sur le déroulement d'une carrière exceptionnelle — elle est inscrite dans l'Histoire parmi celles des plus grands capitaines — mais sur des faits peu connus qui éclairent son caractère humain, sa sensibilité exquise, apparemment cachés sous le masque énergique du chef qui sait contrôler ses sentiments intimes pour ne les point laisser paraître.

* * *

Le 29 mai 1951, le Viet-Minh déclenche une attaque locale à la périphérie du delta tonkinois, dans les rochers du Day. Le colonel Gambiez qui commande la zone sud à Nam-Dinh n'a qu'un bataillon disponible, le bataillon de jeunes Vietnamiens encore à l'instruction; il le lance dans l'action pour stopper la poussée Viet à la hauteur du rocher de Ninh-Binh. Bernard de Lattre fait partie de l'encadrement du bataillon. Le matin du 30 les nouvelles sont mauvaises. Le Groupe mobile du colonel Edon envoyé en renfort arrivera-t-il à temps pour dégager le bataillon vietnamien qui s'est battu toute la nuit et semble encerclé?

Le général de Lattre est dans son bureau à Hanoï. Toutes les heures je viens lui apporter le point de la situation d'après les rares nouvelles qui parviennent de la zone Sud. Chaque fois que j'entre, le regard du Général me scrute intensément, mais pas une question sur Bernard auquel il ne cesse cependant de penser. Il veut rester le chef, discute les dispositions à prendre, les ordres à donner, mais son visage est douloureusement tendu et tragique. Vers onze heures, il a le courage de présider lui-même une réunion de journalistes sans que rien ne trahisse son angoisse. Quelques heures plus tard, j'apprenais que le Groupe mobile Edon avait atteint la position et rétabli la situation mais, parmi les cadavres des héroïques défenseurs du rocher de Ninh-Binh, le corps de

Bernard avait été retrouvé. Il me fallait remplir le douloureux devoir de prévenir le Général. A peine avais-je ouvert la porte de son bureau que d'un regard il avait compris: « Il est mort?... » Et d'un seul coup sa tête s'est effondrée sur le bureau. « Mon petit Bernard »! Pendant un grand moment il est resté ainsi terrassé. Le père reprenait ses droits sur le chef, droits sacrés devant le sacrifice du fils tant aimé, tout à sa douleur. Le chêne qui avait tenu à travers toutes les tempêtes, devant moi, alors, s'était effondré, foudroyé.

Je n'oublierai jamais ces moments passés seul, immobile, devant mon patron vénéré, pour qui je ne pouvais rien, et qui n'était plus en cet instant qu'un père déchiré par la douleur, par la mort de son fils unique chargé de tant d'espairs, fils qui concrétisait pour lui toute cette jeunesse ardente qu'il aimait tant...

A son retour de France où il avait accompagné le cercueil de Bernard jusqu'au petit cimetière de Moulleron-en-Pareds où sept mois après il irait le rejoindre pour toujours, nous étions sur le terrain d'Haïphong pour l'accueillir. De nouveau ce fut le chef que nous vîmes descendre de l'avion. Par radio, il avait convoqué ses principaux subordonnés, avec son autorité, sa lucidité coutumières; en quelques instants, il était au courant de la situation, donnait des ordres... d'une main ferme il avait repris le gouvernail.

* * *

17 novembre 1951.

Le mal terrible dont est atteint le Général le mine de plus en plus, il souffre constamment; je suis dans la confiance de ses médecins, et sais que le voyage qu'il doit entreprendre vers la France dans quelques jours sera sans doute sans retour. Sa dernière offensive sur la Rivière Noire est une éclatante victoire, Hoa-Binh est tombé sans coup férir. Il me fait appeler: « Je veux aller à Hoa-Binh, les voir, leur parler, leur remettre des décorations, arrangez-ça ».

Il fait un temps exécrable, le delta est noyé sous le crachin qui masque toute visibilité, la piste de Hoa-Binh, sommairement remise en état, ne peut recevoir que les petits « Morane ». Madame de Lattre s'inquiète de ce projet, le supportera-t-il, ce n'est pas raisonnable, et me dit : « Tâchez de lui démontrer que c'est impossible ». De leur côté les aviateurs ne sont pas chauds, les risques sont grands, il faudra voler en rase-mottes. Je vais retrouver le Général et lui explique que les conditions météo ne permettent pas de partir. Alors, je crois voir aujourd'hui encore l'expression poignante avec laquelle il me regarde en silence puis très doucement, sans se fâcher, avec une tristesse infinie, me dire : « Alors, tu veux m'ôter ma dernière joie ! ». J'étais bouleversé, tant pis pour les risques, il fallait tenter de passer, il fallait réussir... pour lui. Un moment après, je pris sur moi de lui dire : « Le temps s'éclaire, on peut essayer ».

Nous sommes partis, trois petits Morane, en rase-mottes, dans le crachin, en contournant les montagnes du Day et le Bavi, par le Fleuve Rouge et en remontant la Rivière Noire... et nous sommes passés.

Les troupes étaient rassemblées dans leur tenue de combat maculée de boue, les visages creusés par la fatigue, mais ardents, magnifiques. Le Patron dissimulant sa douleur, droit, impeccable, la canne à la main, heureux, longuement les passa en revue, posant son regard sur chaque homme, semblant dire à tous et à chacun sa gratitude, sa joie. Quelques cadres et hommes sont alors rassemblés devant le front des troupes pour recevoir la Croix de guerre des mains du Général... Alors, évaluant leur nombre, assez faible, il est vrai, il dit : « Allons, bien d'autres méritent la Croix de guerre, faites-les sortir des rangs ! » Et les commandants d'unités de désigner hâtivement de nouveaux élus. Et il remit les insignes, questionnant, félicitant chacun. L'heure passait mais il n'en avait cure ; il fit resserrer les rangs autour de lui en demi-cercle et s'adressa à ces hommes, ses enfants, qui venaient de lui donner ce qu'il savait être sa dernière

victoire. A mesure qu'il parlait avec ces accents qui lui venaient si naturellement du cœur, l'émotion gagnait les rangs, et il parlait toujours, tout entier à ce contact humain, direct, par lequel il transmettait son ardeur, sa foi, ses espérances, oubliant tout, sa souffrance, le temps qui passait, les nuées qui s'accumulaient de plus en plus bas au-dessus de la vallée et la nuit qui bientôt empêcherait le retour. Il me fallut l'arracher littéralement à cette ultime communion avec ses soldats.

Quelques jours après, moins d'un an après son arrivée en Indochine, celui qui avait si magistralement redressé une situation désespérée, qui avait infligé défaites sur défaites au Viet-Minh, qui avait fait comprendre au monde entier le vrai sens du combat désintéressé que la France menait en Indochine contre le communisme, celui qui fut le premier artisan de la défense de l'Europe contre la menace soviétique, le glorieux vainqueur de Rhin et Danube, le rassembleur de l'Armée française à qui il avait redonné le sens et le goût de la victoire, le général de Lattre s'envolait d'Haïphong vers la France... Nous, les quelques intimes, qui savions l'ampleur du mal dont il était atteint, nous ne pouvions détacher notre regard de cet avion dont la silhouette diminuait dans le ciel du Tonkin et qui nous enlevait notre chef, notre guide, notre Patron...

Dix ans ont passé, pour nous, ceux à qui il a été donné de le servir directement, d'être admis dans son intimité; il est toujours présent comme un exemple, comme un guide. Son rayonnement a marqué tous ceux qui ont eu l'honneur de l'avoir pour chef. Puissent les jeunes générations apprendre à connaître ce grand soldat, ce grand Français qui, après avoir tant fait pour la France, lui a tout donné.

Général d'armée J. ALLARD